

L'héritage de la couleuvre

Marjorie Motto



Marjorie Motto

L'Héritage de la couleuvre

© Marjorie Motto, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7219-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes grands-parents,
Sans qui je ne serai pas celle que je suis aujourd'hui.

Prologue

Asclépios n'est pas n'importe qui. Demi-dieu, fils d'Apollon, il est surtout un médecin renommé, grâce aux dons de guérison et de médecine reçus de son père. Mais également grâce à l'éducation reçue du centaure Chiron.

Cependant, Asclépios a un problème : il doit guérir un jeune homme, malheureusement mort assassiné. Ses pouvoirs de guérison ne lui permettant pas de ressusciter les morts, le demi-dieu Asclépios doit pourtant trouver une solution. Assis sur une roche, un bâton à la main, il réfléchit intensément à cette solution qui ne vient pas.

Soudain, un serpent surgit des hautes herbes et rampe vers lui, la gueule ouverte, menaçant. Craignant la morsure fatale du reptile, Asclépios le frappe de son bâton et le tue.

Un deuxième serpent, une couleuvre, se présente alors et implore Asclépios qui s'apprête à la tuer également :

— Ne me tues pas, Oh fils d'Apollon ! Pourquoi me crains tu ? Mon venin n'est pas dangereux pour toi...

— Tu es un serpent. Je te crains car par nature tu es fourbe et plein de ruse...

La couleuvre siffle son désaccord :

— J'ai aussi beaucoup de savoirs que tu aimerais surement connaître... je peux t'être très utile dans ton usage de la médecine !

Asclépios agite son bâton pour tenir le reptile à l'écart.

— Serait-ce une nouvelle ruse de ta part, pour que j'épargne ta vie ?

— Qui sait... Veux-tu connaître mes secrets ?

— Oui. Prouve-moi ta bonne foi et je te laisserai la vie sauve ! réplique Asclépios, piqué au vif.

La couleuvre ondule vers le cadavre du premier reptile et y dépose un brin d'une herbe mystérieuse. L'instant d'après, son semblable revient à la vie et s'enfuit dans les hautes herbes, sans demander son reste.

Asclépios n'en croit pas ses yeux.

— Comment as-tu fait ça ? demande-t-il à la couleuvre.

La couleuvre lui répond :

— Depuis toujours, nous, les serpents, sommes mal perçus. Vous nous voyez comme des êtres perfides, à la morsure mortelle, des êtres porteurs de mort... Mais, vous ne prenez pas le temps de nous connaître tels que nous sommes

réellement... Nous possédons le savoir : en nous insinuant dans les fissures de la Terre, nous en connaissons tous les secrets. Nous connaissons les plantes médicinales et leurs vertus, ainsi que les mystères de la mort. Notre mue nous permet une renaissance permanente, que nous jalouent bon nombre d'autres espèces, qui rêvent de la jeunesse éternelle. Notre venin peut certes entraîner la mort, mais à petite dose, il peut également être un médicament...

— Tu es en train de me dire que vous apportez autant la guérison que le malheur ?

— À toi de voir ce que tu décides de comprendre de mes paroles...

Sur ces mots, elle disparaît à la suite de son congénère. Asclépios ne fait pas un geste pour l'en empêcher, méditant ses propos. Puis, il se lève de son rocher, trouve l'herbe dont s'est servi la couleuvre, et l'utilise pour ressusciter le jeune homme.

Fort de ce succès, Asclépios s'empresse de renouveler l'expérience et la rumeur de ses exploits ne tarde pas à se propager par monts et par vaux. Malheureusement, cela n'est pas vu d'un bon œil par Hadès, dieu des Enfers. Les humains ne peuvent pas devenir immortels ! C'est contre nature ! Et très mauvais pour ses affaires...

Hadès fait part de cette aberration à Zeus, qui décide de punir Asclépios pour avoir bravé les lois divines. Il le foudroie sur le champ. Alerté, Apollon intervient auprès de Zeus. Celui-ci lui accorde de placer son fils parmi les étoiles. Asclépios devient alors une constellation en forme de serpent.

Une autre version de cette histoire voudrait qu'Asclépios ait ressuscité le jeune homme avec du sang de la Méduse, une jeune femme à la chevelure de serpents.

Quoi qu'il en soit, dans une petite vallée du Péloponnèse, un grand sanctuaire a été érigé en l'honneur d'Asclépios, dieu de la médecine. De la Grèce entière, d'innombrables fidèles, porteurs de maladies en tous genres, viennent s'y recueillir dans l'espoir d'être guéris. La légende raconte qu'Asclépios apparaît dans leurs rêves sous la forme d'un serpent et soigne tous leurs maux.

Le bâton d'Asclépios, sur lequel s'enroule un serpent, aurait le pouvoir de guérir toutes les maladies. Les médecins l'ont d'ailleurs choisis pour emblème ; le fameux Caducée raconte encore de nos jours l'histoire d'Asclépios et de la couleuvre.

1.

« Je jure par Apollon, médecin, par Asclépios, par Hygie et Panacée, par tous les dieux et toutes les déesses, les prenant à témoin que je remplirai, suivant mes forces et ma capacité, le serment et l'engagement suivant : [...] »

Serment d'Hippocrate, traduit du grec ancien, 4e siècle avant JC.

Mars 2022.

Je dévale l'interminable couloir aseptisé, telle une damnée fuyant les flammes de l'enfer. Mes pas résonnent, poursuivis par le martèlement de la pluie sur le toit qui leur fait écho, démultipliant ma fuite et semant le doute dans mon esprit.

Suis-je réellement suivie ou est-ce uniquement le fruit de mon imagination affolée ? je risque un rapide coup d'œil par-dessus mon épaule. Personne. Je ne ralentis pas pour autant et garde le cap en direction du panneau lumineux vert indiquant la sortie de secours. Les longs revers de ma blouse blanche battent la cadence de ma course folle.

Je pousse la porte mais elle ne s'ouvre pas. Je laisse glisser un regard paniqué autour de moi, repère sur le mur à ma gauche l'interrupteur coup de poing permettant son ouverture. Je balance mon poing au centre du boîtier et entends un déclic. Le lourd battant s'ouvre enfin sur la nuit noire, fouettée d'une glaciale giboulée. Je me précipite à l'extérieur et trouve refuge derrière un container.

Mon cœur fait des saltos arrière dans ma cage thoracique et remonte jusqu'à mes tempes. À ma montre, il est 1h30 du matin. Comment vais-je me sortir de ce merdier ?

Tout en surveillant régulièrement l'ouverture par laquelle je viens de m'éjecter du bâtiment, je tente de remettre mes pensées en ordre. J'en profite pour faire un rapide état des lieux de mes poches. Clés de voiture, portable, badge. Adieux clés d'appartement, carte bleue et carte de transports en communs.

Impossible d'atteindre mon véhicule stationné de l'autre côté du bâtiment et d'y récupérer les affaires que j'y ai laissé. Je ne prendrai pas le risque de me faire repérer. Je ferai également l'inventaire de mes blessures plus tard, d'abord, il faut que je me sorte de là.

Je fais rapidement le tour de mes autres options. Prendre un taxi est exclu car je n'ai pas d'argent sur moi. Marcher 45 minutes sous cette pluie battante pour rentrer chez moi ne m'enchant guère... et de toute façon, une fois parvenue à mon appartement, je ne serai pas plus avancée : je n'ai pas les clés ! La panique

menace de m'envahir, une sueur froide dégouline lentement le long de mon épine dorsale. *Vite, vite, vite... réfléchis bordel !*

Pour la première fois de ma vie, je me sens en danger. J'ai une pensée soudaine pour mes parents, je me demande ce qu'ils ont pu ressentir quand ils ont compris qu'ils allaient mourir. En ont-ils seulement eu conscience ? Ont-ils, comme moi à cet instant précis, pensés qu'ils allaient pouvoir s'en sortir ?

Je n'avais jamais songé à eux de cette manière. Je chasse ces pensées, ce n'est vraiment pas le moment pour la nostalgie. J'inspire et expire longuement trois fois de suite. Ça va mieux.

Mon cerveau repart sur un mode de fonctionnement normal et m'apporte une solution pour sortir de cette impasse.

Ma tante planque toujours une clé dans son cabanon de jardin et, aux dernières nouvelles, j'ai toujours ma chambre dans sa maison. Elle sera, certes, un peu surprise de me voir demain matin, mais je trouverai bien une explication à lui fournir.

Tandis que mon esprit saute d'une idée à l'autre, mes doigts fouillent le journal d'application de mon téléphone. Je tombe sur un compte Uber dont j'avais oublié l'existence. Mon cœur bondit dans ma poitrine. Surtout ne pas m'emballer avant de m'être assurée que celui-ci est toujours actif.

L'appli mouline d'interminables secondes avant de me demander où je souhaite me rendre. Je tape l'adresse du domicile de ma tante, quartier Côte Pavée, croise les doigts mentalement pour qu'un chauffeur soit dans les parages à cette heure tardive. *Bingo !* J'appuie sur l'unique petite auto blanche affichée à l'écran et scrute sa progression sur la carte. Dix minutes avant la délivrance. Je change rapidement de position pour tenter de m'abriter un peu mieux de pluie, sans quitter l'écran des yeux. *Vite, vite, vite !*

Plus que deux minutes. Je lance un dernier regard à l'issue de secours, et me risque à sortir de ma cachette. Evitons que le conducteur me prenne pour une dingue, à surgir de derrière les poubelles à son arrivée. Ma blouse blanche me donne une certaine crédibilité mais fait également de moi une cible facile, à la lumière des lampadaires. J'avance en rasant le mur, tentant de rester tapie dans l'ombre, vers le début de la ruelle.

Je plisse les yeux entre les gouttes afin de ne pas louper mon sauveur. Il me semble distinguer deux petites lueurs, qui se dirigent droit vers moi. J'accélère ma marche sous l'averse persistante, m'obligeant à ne pas courir. Les lueurs deviennent phares et une petite berline ralentit en arrivant à ma hauteur. Le

chauffeur semble hésiter. J'agite mon smartphone, ouvert sur l'application, en guise de signal de reconnaissance. Le véhicule s'arrête et la fenêtre côté passager s'entrouvre légèrement.

— Bonsoir, Léane ?

Comment connaît-il mon prénom ? Stop ta parano Léane, tu l'as renseigné sur l'appli ! J'avale ma salive, hoche la tête avant de répondre précipitamment.

— Oui, c'est moi.

Je lui présente mon badge comportant mon identité et mon statut d'interne à l'hôpital pour le rassurer.

— Ok.

L'homme, qui semble avoir à peine plus de mon âge, descend du véhicule, moteur toujours en marche, pour m'ouvrir la portière arrière.

— Vous n'avez pas de bagages ?

— Non, je sors de ma garde et ma voiture est tombée en panne.

Heureusement, il ne me demande pas pourquoi nous nous retrouvons dans une ruelle déserte et non sur le parking de l'hôpital. Il ne me demande pas non plus pourquoi ma gorge porte des traces violettes de strangulation. Non, il referme tout simplement la portière derrière moi, sans ajouter un mot. Il ne me demande pas non plus pourquoi, au moment de passer devant l'entrée principale de la morgue, je me jette en avant jusqu'à presque disparaître derrière le siège passager. À mon grand bonheur, il reste silencieux et accélère même légèrement sans rien me demander. Une dizaine de minutes plus tard, il me lance d'un ton amusé :

— Vous pouvez vous redresser, nous sommes sur le périph !

Gênée, je le remercie gauchement et m'installe plus confortablement sur le siège arrière. Je laisse passer une poignée de minutes, le paysage défile à vive allure derrière la vitre.

— Vous devez me prendre pour une folle...

Maintenant, il rit ouvertement.

— Pour une folle, non. Cependant, je ne serai pas surpris si demain j'apprends aux infos qu'il y a eu un meurtre à l'hôpital.

Il m'envoie un clin d'œil dans le rétroviseur, pour souligner sa boutade et, je lui adresse un rictus en réponse. Intérieurement, je ris jaune. Mon pouls s'affole de nouveau. Ma tentative de sourire semble l'amuser d'autant plus. Il continue de rire. J' imagine qu'il a une nouvelle blague à me lancer mais, alléluia, nous sommes arrivés à destination. Je m'empresse de le remercier et, m'extirpe de son véhicule avant qu'il ait le temps d'en rajouter une couche. Heureusement la pluie

s'est un peu calmée.

Tandis que le jeune homme redémarre lentement, je passe le portail de bois peint qui n'est jamais verrouillé et me dirige vers la porte d'entrée de la maison, protégée par une marquise vitrée. La nuit est froide, je serre les pans de ma blouse contre moi pour me réchauffer. Je me penche vers la serrure en faisant mine de l'ouvrir pour donner le change. J'attends que la berline passe le coin de la rue pour faire le tour vers l'arrière du jardin et récupérer le double des clés... Pas besoin d'en rajouter à mon comportement déjà bien louche !

Je tâtonne dans le noir pour trouver la poignée de la cabane de jardin, trébuche sur une brouette et, étouffe un cri de douleur. Je serre les dents en continuant mes recherches. Enfin, mes doigts tombent avec soulagement sur le gant de jardin, dans lequel est habituellement caché le double des clés. Je lance une prière à n'importe quelle divinité de passage dans le coin pour que cette soirée catastrophique ne continue pas sur sa lancée. « S'il vous plaît, faites que ces clés soient vraiment là ! ». Dans ma précipitation, je manque de les faire tomber dans les ténèbres de l'abri de jardin mais, ouf, je les ai !

Je me hâte vers la porte d'entrée, l'ouvre fébrilement et, me mordille les lèvres en silence. Par habitude, j'ai failli la laisser claquer derrière moi. Il ne manquerait plus que je réveille ma tante et mon oncle à une heure pareille ! J'abandonne mes chaussures trempées dans l'entrée puis grimpe jusqu'à mon ancienne chambre sur la pointe des pieds, pour ne pas faire grincer l'escalier. Avec tout ça, il est presque 2h du matin.

L'adrénaline retombe, je suis éreintée et frigorifiée. Je dépose ma blouse au pied de mon lit et m'enroule dans la couette sans me déshabiller, par flemme et dans l'espoir de me réchauffer plus vite. Je ferme les yeux, enfin en sécurité. Pour le reste, on verra demain.